Le rôle du traducteur herméneute dans la construction d'une identité européenne

Bernd Stefanink - bstefanink@hotmail.com
Universität Bielefeld, Deutschland/Adama University, Ethiopia
Ioana Balacescu - ioanadi@hotmail.com
Universitatea din Craiova, Romania

Synergies *Roumanie* n° 7 - 2012 pp. 229-244

Résumé : La crise de confiance que traverse l'Europe à l'heure actuelle révèle que sans la conscience d'une identité européenne, l'union monétaire et économique risque d'éclater. Comment construire cette conscience d'une identité européenne ? Le modèle de construction d'une identité nationale autour du facteur « langue » ne peut et ne doit pas s'appliquer à l'Europe, ni autour d'une langue construite comme l'espéranto, ni autour d'une langue dominante comme l'anglais. Au traducteur de saisir la chance que lui offre le multilinguisme européen ! La déontologie du traducteur lui impose de créer à travers ses traductions une base commune pour la prise de conscience des différences et des identités de pensée, nécessaire à la construction d'une identité européenne. En effet, chaque traduction étant toujours une interprétation subjective de l'original, elle sera susceptible de révéler à son auteur la vision différente de l'Autre, fonction d'une autre culture, et donnera lieu à une discussion dont se dégagera une meilleure compréhension mutuelle. La qualité principale du traducteur sera l'empathie, au développement de laquelle on devra veiller dans sa formation, formation qui tiendra d'une approche herméneutique, d'une part, et d'une conception de la traduction comme d'un genre littéraire susceptible d'enrichir la culture hôte, d'autre part.

Mots-clés : identité européenne, déontologie du traducteur, approche herméneutique, empathie, cognitivisme et traduction, politique linguistique, multilinguisme

The Hermeneutic Translator's Role in the Construction of a European Identity

Abstract: The crisis of confidence that Europe is now experiencing makes it obvious that, without the consciousness of a European identity, the economic and monetary union runs the risk of disintegration. How can we hope to build this awareness of the European identity? The model for building any sort of national identity based on "language" cannot and should not apply to Europe whether we are talking about an artificially constructed language such as Esperanto or about a dominant language like English. It is up to the translators to seize the opportunity offered by European multilingualism! The ethical code requires the translator to create, through his/her translations, a common basis for the consciousness of differences and identities of thought needed to build this European identity. Indeed, in so far as each translation remains a subjective interpretation of the original, it can be expected to reveal to an author's how his vision can be read differently by others according to their different cultural background and can lead to a discussion from which a better understanding of one another can emerge. A translator's main quality is that of empathy and this is something his/her training should put an emphasis on. Such training will adopt

BDD-A2358 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:05:07 UTC)

a hermeneutic approach on the one hand and a conception of translation as a literary genre capable of enriching the host culture, on the other.

Keywords: European identity, translator's ethical code, hermeneutic approach, empathy, cognitivism and translation, linguistic policy, multilingualism

Les temps sont révolus où le traducteur était considéré comme un automate qui était censé « recopier en langue française » une lettre que le commanditaire de la traduction avait reçue en allemand. Le traducteur est maintenant reconnu comme un médiateur interculturel. À un moment où la Communauté Européenne est en proie à une crise aiguë liée aux problèmes économiques de certains de ses membres, il est de son devoir moral et déontologique – étant donné les compétences de médiateur qui lui sont attribuées – de se demander dans quelle mesure il peut contribuer à sceller les liens qui relient les membres de cette Communauté entre eux et à soutenir la construction d'une « identité européenne ».

Dans la présentation du colloque organisé en juin 2007 par Andrei Marga à l'Université Babeș Bolyai de Cluj-Napoca sur le thème de la construction d'une identité européenne, une des questions majeures auxquelles les participants avaient été invités à réfléchir était de savoir si une telle construction pouvait se faire sur les modèles suivis pour aboutir à une identité nationale ou si, au contraire, il fallait chercher de nouvelles voies.

Aussi allons-nous examiner dans quelle mesure l'exemple de la construction d'une identité nationale peut servir de modèle, quels sont les facteurs qui y ont joué un rôle déterminant, dans quelle mesure ils pourraient jouer un rôle dans la construction d'une identité européenne et, si cela n'était pas le cas, comment on pourrait parer à ce manque.

Exemples de recherche identitaire nationale et supranationale

Une recherche identitaire réussie : l'exemple de la Roumanie entre 1829 et 1859 Le facteur « langue »

D'un point de vue sociolinguistique, l'évolution politique de la Roumanie illustre de façon exemplaire le rôle joué par la langue dans la recherche de l'identité nationale.

Ion Heliade Rădulescu, « honnête homme » du XIXe siècle par excellence, qui a contribué de façon essentielle au succès de cette recherche identitaire, a mis en évidence le rôle éminent joué par la langue dans la recherche identitaire au niveau national : « Seule la langue unit, renforce et définit la Nation » (Rădulescu, 1939 : 46 ; notre traduction). Ceci l'a amené à mener une politique très décidée et de longue haleine dans ce sens. Et avec succès ! Le problème que Heliade Rădulescu avait à résoudre restait d'actualité même un siècle plus tard si l'on en croit au nombre des publications qui le traitaient dans la deuxième moitié du XXe siècle : il s'agissait de prouver la « romanité du roumain », de faire apparaître l'identité culturelle romane du roumain telle qu'elle se reflétait dans la langue.

BDD-A2358 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:05:07 UTC)

En effet, même au XXe siècle, il existait encore des linguistes remettant en cause le caractère roman du roumain. Ainsi, le célèbre linguiste Roman Jakobson a-t-il catégorisé le roumain comme « langue mixte » et le non moins connu romaniste Hugo Schuchard a pu écrire dans un ouvrage qui fait autorité en la matière : « La preuve que le roumain est une langue romane n'a pas encore été fournie » (Weigand, 1925 : V). Heliade Rădulescu a dû faire face au même type de mise en doute du caractère roman du roumain. Lorsqu'un envoyé du général Kisseleff lui dit que le roumain est une langue slave, il entreprend une longue lutte pour prouver la romanité du roumain.

Rădulescu avait compris que, pour mener à bien cette lutte, il devait éliminer les éléments slaves dans la langue roumaine, à commencer par l'écriture. Celle-ci était, en effet, cyrillique, comme dans les langues slaves. Rădulescu entreprit de la remplacer par l'écriture latine. Pour ce faire, il se servit d'un média créé par lui-même en 1832 : le *Curier de ambe sexe* (*Courrier des deux sexes*). Il y remplace peu à peu, pendant huit années durant, les unes après les autres, les lettres cyrilliques par des lettres latines, en annonçant sur la première page de chaque journal les lettres qui ont été remplacées dans le numéro en question.

Restait le problème de l'orthographe. Le changement d'écriture offrait, en effet, l'occasion rêvée pour chaque linguiste de créer une orthographe phonétique où à chaque son pourrait correspondre une lettre. C'était aussi l'intention initiale de Rădulescu. Mais l'affirmation de Kisseleff sur le roumain comme langue slave lui fait radicalement changer d'avis. En 1840, il écrit *Paralelismu între limba română și italiană*, ouvrage dans lequel il démontre le caractère roman du roumain par l'intermédiaire de l'italien : il considère les deux langues comme des sœurs qui ont la même mère qui est le latin. Quant à l'orthographe, il opte maintenant pour une orthographe qui se veut délibérément latinisante, afin de faire ressortir le caractère roman de la langue roumaine et d'affirmer l'identité culturelle des Roumains face aux peuples slaves, un peu à l'image des écrivains de la Pléiade au XVIe siècle, « illustrant » et défendant la langue française face au latin. Il incite les Roumains à écrire avec « leurs propres lettres nationales », avec les « lettres de leurs ancêtres », expliquant que les lettres slaves ont été introduites uniquement dans le cadre de la christianisation, mais que « de nos jours on constate l'existence d'une ligne de démarcation entre le monde roman et le monde slave ». Cette frontière serait due uniquement aux signes caractéristiques qui distinguent une nation de l'autre, à savoir « la langue, les lettres avec lesquelles on l'écrit, ses lois, sa physionomie ». C'est en ces termes qu'il s'adresse aux lecteurs de la réédition du numéro 1 du *Curier de ambe sexe*. Le succès de sa politique linguistique, en effet, a été tel que les lecteurs du *Curier de ambe sexe* ont demandé la réédition de tous les numéros des deux premières années en caractères latins.

La traduction instrumentalisée au profit d'une prise de conscience de la culture romane commune

L'importance que revêt la langue pour l'identité culturelle aux yeux de Rădulescu apparaît encore plus clairement dans son traitement du lexique. Celui-ci était en grande partie composé de mots slaves. Rădulescu mène une campagne effrénée de remplacement de ces mots par des mots d'origine

BDD-A2358 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:05:07 UTC)

latine, avec des argumentations parfois plutôt surprenantes : ainsi le mot slave *slobozenie* a été remplacé par le mot *libertate*, parce que celui-ci exprimerait de façon nettement plus convaincante le sentiment de « liberté » que ce mot était censé communiquer.

Pour enrichir le lexique roumain de mots d'origine latine, Rădulescu recommande de recourir à la traduction à partir d'autres langues romanes, comme le français et l'italien, une recommandation qui nous rappelle évidemment celle de du Bellay pour le français, même si ce dernier était attaché plus particulièrement à prêcher l'imitation de la syntaxe latine dans les traductions pour donner plus d'élégance à la phrase française. Chez Rădulescu il ne s'agit cependant pas d'une imitation servile : les mots empruntés devront être « habillés à la roumaine », l'habit se composant principalement de différents types de suffixation roumaine ainsi que d'une orthographe « roumanisante ». Là encore, sa politique linguistique s'est vue pleinement couronnée de succès : d'un vocabulaire en majorité d'origine slave avant le XIXe siècle, le roumain est passé à un vocabulaire qui dans son usage est à 80% d'origine romane.

Rădulescu n'est pas un cas isolé. Tous les intellectuels roumains de cette époque qui sont intéressés par la question sont convaincus que l'union nationale des trois provinces ne peut se faire que par le biais de la langue. Dans chaque numéro de la presse qui vient de voir le jour on peut lire leur proclamations. Ainsi Manguica (1860 : 287) écrit :

> *Une culture nationale sans une culture de la langue n'a aucun pouvoir, c'est pourquoi nous devons concentrer tous nos efforts sur la culture de la langue, car il s'agit là d'une tâche qui est aussi importante et aussi difficile à remplir que celle de notre vie politique*.

De même Seulescu (1839 : 289) parle du

> *caractère uniforme de la langue roumaine qui réunit les Roumains en tant que nation. La langue est le trait caractéristique d'une nation, qui ne vit que dans la mesure où sa langue vit et qui meurt quand sa langue est morte*.

Dans la deuxième année de la parution du journal *Foia pentru minte, inimă și literatură* qu'il a créé, George Barițiu se déclare prêt à accepter dans son journal des articles concernant « la culture de la langue » qui auront paru dans des journaux moldaves et valaques afin d'en permettre l'accès aux lecteurs de la Transylvanie.

Ces efforts communs dans les trois provinces ont abouti à la construction d'une identité nationale qui s'est finalement matérialisée dans la fondation d'un royaume unissant les trois provinces.

Langue, Individu et Nation chez Constantin Noica

Cette crise identitaire liée à la langue resurgit en Roumanie sous le régime communiste après la seconde guerre mondiale, un moment où certains linguistes vont même jusqu'à inventer des théories linguistiques, comme celle du timbre vocalique des consonnes roumaines – théorie défendue par le communiste Emil

BDD-A2358 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:05:07 UTC)

Petrovici pour prouver le caractère slave du phonétisme roumain – ou encore celle de l'anti-communiste Octave Nandriș qui va chercher l'origine des sons non-latins du roumain dans un obscur substrat dace sur lequel nous n'avons pratiquement pas de renseignements en ce qui concerne le phonétisme.

Voyons comment un grand philosophe roumain, qui a marqué son époque, résout cette crise identitaire et quel est le rôle joué par la langue dans la recherche d'une solution. Bien avant l'idée d'une Union Européenne, Constantin Noica a plaidé la cause d'une Europe des Nations examinant les rapports entre Individu et Nation et le rôle de la Nation elle-même dans le cadre supranational plus vaste, esquissant les rapports qui devraient exister dans cette Europe des Nations telle qu'il l'imaginait avant la lettre.

Dans un essai ayant pour titre *Logică Națională*, Noica (essai écrit en 1936, repris dans Noica 1998) décrit les rapports entre Individu et Nation. L'individu est l'âme de la Nation, car une Nation vit dans la mesure où elle a atteint une certaine spiritualité (et non pas parce qu'elle comporte un certain nombre de citoyens ou dispose d'un certain pouvoir). La Nation, quant à elle, se place hiérarchiquement en dessous de l'ensemble de l'humanité. L'humanité « transcende la Nation tout en la respectant » (Noica 1998 :49). Et la Nation doit se « discipliner » face à l'humanité en s'en approchant.

Dans un autre essai, « *Nationalisme et individualisme* », Noica voit la vraie attitude à adopter face au nationalisme dans une distanciation tant face à l'individu que face au groupe. C'est seulement en gardant sa personnalité et son individualité que l'individu peut s'intégrer de façon enrichissante dans le groupe que constitue la Nation sans s'y perdre.

Rapporté à l'Europe, cela veut dire que les différentes nations qui constituent l'Europe doivent garder leur identité culturelle pour enrichir l'Europe, mais aussi développer une certaine distance face à celle-ci en tant que Nation pour pouvoir s'intégrer.

Là encore, le rôle de la langue est fondamental. Comme chez les honnêtes hommes du 19e siècle qui ont construit l'identité culturelle roumaine autour de la langue, le facteur langue revêt une importance capitale chez Constantin Noica. Pour Noica, la langue « détermine l'individu » dans la mesure où il n'y a pas de pensée sans langue ni de langue sans pensée. Par conséquent, pour Noica la construction d'une identité nationale se fait autour d'une même langue plus même qu'autour des traditions.

Ces réflexions de Noica sur l'importance du facteur « langue » dans la constitution d'une identité culturelle pourraient laisser croire à la nécessité d'une langue commune pour appuyer l'identité commune d'une Union Européenne. Mais n'a-t-il pas dit aussi que l'individu doit garder son identité dans le processus d'intégration dans le groupe ? Et, la langue étant le reflet d'une individualité culturelle, ne doit-elle pas rester préservée dans ce processus d'intégration culturelle ?

BDD-A2358 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:05:07 UTC)

Échec des tentatives expérimentales de construction d'une identité africaine autour d'une langue commune supranationale reconstruite artificiellement

Les tentatives de construction d'une identité culturelle fondée sur une langue artificielle semblent vouées à l'échec dans tous les cas. C'était là l'expérience qu'ont dû faire un certain nombre de jeunes linguistes africains, venus en masse au début des années soixante-dix pour assister aux cours et séminaires du grand spécialiste de la reconstruction des langues qu'était le Professeur André Martinet, à la Sorbonne. Leur ambition était de construire une identité africaine autour d'une langue véhiculaire « africaine » reconstruite comme « langue mère africaine » à partir de la connaissance des lois phonétiques qui auraient régi l'évolution des langues africaines respectives à partir de la langue mère commune supposée. Cette langue véhiculaire devait être acceptée par tous puisque toutes les langues existantes y auraient participé. Le projet était condamné d'avance, mais il montre l'importance que revêt la langue dans la construction d'une identité culturelle, plus grande encore que celle du maintien des traditions culturelles. D'ailleurs, ne l'oublions pas, Constantin Noica avait été entre autres l'élève de Martin Heidegger, connu pour l'importance que le facteur « langue » prend dans son ontologie.

Quelles conclusions tirer de ces exemples et réflexions pour la construction d'une identité européenne ?

La tentation est grande d'appliquer à l'Europe ce modèle d'une construction identitaire basée sur la langue, comme en témoignent les propositions de certains partisans d'une Europe fédérale (cf. Piron, 2001 ; Ammon, 2001), qui ont plaidé en faveur d'une langue unique qui serait l'espéranto ou l'anglais, reléguant les langues nationales au rang de simples dialectes (cf. aussi Calvet 2003) ! Nous essayerons de démontrer que tous les efforts pour arriver à une identité européenne par ce biais sont condamnés d'avance, même si l'anglais progresse dans certains domaines, incitant Trabant (2005) à parler d'une « globanglisation ».

Il existe, en effet, une tendance dangereuse, dans le langage scientifique, à utiliser l'anglais comme langue véhiculaire. Souvent cette tendance est même soutenue par les institutions. Ainsi, il existe à l'heure actuelle en Allemagne plus de 300 cursus en langue anglaise sur un total de 11.000. L'office d'échanges universitaires allemand (DAAD) accorde son soutien financier à une centaine d'entre eux argumentant que, si l'on veut jouer un rôle au niveau international, il faut faire ces offres en langue anglaise. Les pratiques observées à Bruxelles en ce qui concerne le soutien à la recherche au plan européen parlent un langage clair : les demandes sont pratiquement sans exception rédigées en anglais, parce que les débats évaluatifs menés par les rapporteurs et les membres des commissions respectives se font en anglais. Et ceci alors que le multilinguisme est l'un des principes fondamentaux de l'Union Européenne telle qu'elle est conçue à Bruxelles !

En 2002, l'Académie Allemande de Langue et Littérature a publié les résultats d'un débat sur l'influence croissante de l'anglais sur la langue allemande. En ce qui concerne la situation dans les langues scientifiques, force lui a été de constater que l'anglais est la *lingua franca* dans les mathématiques et en

BDD-A2358 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:05:07 UTC)

sciences naturelles, en médecine, en psychologie, en sciences économiques et, pour une large part, dans les sciences culturelles et que le chercheur qui publie en allemand a peu de chances de se faire remarquer sur le plan international.

Ceci a des répercussions sur l'attribution de subventions à la recherche. En psychologie, par exemple, il ne faut plus espérer un soutien financier de la part de la DFG (Organisme central allemand de soutien à la recherche) si les résultats obtenus par le chercheur ne sont pas publiés en anglais. Il y a 15 ans à peine, la demande de soutien financier à la recherche devait être adressée à la DFG en allemand. Le problème était toutefois que les sujets traités avaient été générés, traités et débattus en anglais, de sorte que la liste des publications données en référence était à 98% en anglais. Les seules publications en langue allemande étaient celles de l'auteur lui-même. Les résultats des recherches publiés en langue allemande n'étaient pas intégrés dans la discussion, mais disparaissaient dans des revues qui n'étaient pas lues hors d'Allemagne. Ils ne jouaient aucun rôle dans la discussion internationale et les organismes de soutien à la recherche pouvaient se demander à juste titre si le financement de tels projets était justifié.

La situation n'est pas très différente en France, où l'on constate que les chercheurs qui publient en anglais sont de plus en plus nombreux, puisque c'est la seule possibilité d'être cité. Or, pour les chercheurs du CNRS, ceci peut déterminer entre autres leur place dans la grille des salaires.

Avec cette « globanglisation », l'Europe risque cependant de retomber dans ce dont Hegel avait jadis fêté la délivrance : l'obligation d'écrire en latin au lieu de pouvoir s'exprimer et penser dans sa langue maternelle.

Le multilinguisme, un élément constitutif de l'identité européenne !

Le multilinguisme, qui est le reflet d'une multiculture, est un élément essentiel de l'identité européenne et en fait la richesse; vouloir l'ignorer c'est détruire l'essence de cette identité.

Nous le savons, au moins depuis Wilhelm von Humboldt : le lexique est le reflet d'une « *Weltanschauung* », d'une vision du monde et devient de ce fait un support de l'identité culturelle.

La linguistique et les sciences cognitives modernes viennent appuyer cette affirmation de Humboldt. Mais comment se constitue le lexique d'une langue ?

Un facteur majeur dans la constitution du lexique d'une langue est l'économie du langage dans l'acte de communication. Au lieu de former des syntagmes pour décrire les éléments d'une situation qu'on veut communiquer, on crée des lexèmes qui les décrivent de façon plus économique, au fur et à mesure que ces situations se répètent. La lexicalisation est donc fonction de la récurrence de ces situations – variant d'une culture à l'autre – et de la fréquence d'utilisation des éléments linguistiques qui va de pair. Ces phénomènes linguistiques sont appuyés par les chercheurs cognitivistes qui ont démontré que les expériences répétées

BDD-A2358 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:05:07 UTC)

au niveau du vécu aboutissent à une structuration engrammatique du cerveau qui conditionne notre vision du monde et notre perception de la réalité. Le réseau lexical d'une langue est fonction de cette structuration engrammatique et reflète une vision du monde qui va de pair, variant d'une langue à l'autre.

Cependant, ce multilinguisme européen, que certains préconisent de remplacer par un monolinguisme au profit de la langue dominante pour des raisons économiques, n'est pas seulement un handicap, mais aussi une chance à saisir. Et si le Dieu qui est subjacent à la culture européenne est le dynamique *Kairos*, et non pas le sommeillant *Kronos*, à en croire Noica (1993 : 177-187), le moment est venu de saisir cette chance. Cette chance réside dans la fonction herméneutique de la langue, qui prend toute sa signification dans les sciences humaines plus particulièrement là où les termes, plus que dans les sciences expérimentales, ont une fonction heuristique de nature épistémologique (pour une démonstration détaillée à l'aide d'un exemple pertinent, voir Bălăcescu et Stefanink 2012). Une *lingua franca*, aussi utile qu'elle puisse être dans la communication internationale pour le commerce, ne se prête guère à la conceptualisation d'une pensée projective dans des domaines où la recherche porte sur l'interprétation d'un vécu et des conclusions qu'on en tire. Une empathie profonde avec sa langue maternelle est le moteur d'une pensée créatrice. C'est pourquoi le multilinguisme européen est un enrichissement exceptionnel du point de vue épistémologique s'il est géré avec l'attention qu'il mérite par les professionnels que sont pour nous les spécialistes de la traduction formés dans ce but et disposant de la *Achtsamkeit* heideggerienne et de l'empathie nécessaires.

Prenons justement ce terme de *Achtsamkeit* comme exemple d'un de ces termes à fonction heuristique, qui sont propres à une langue et dont la gestion éclairée par un traducteur professionnel bien formé doit contribuer à l'enrichissement culturel des voisins européens. Il s'agit d'un terme qui occupe une place centrale dans la philosophie de Martin Heidegger et qui, depuis peu, jouit d'une certaine fortune chez les chercheurs modernes en créativité : dans son ouvrage innovateur sur la créativité *Entscheidung zur Kreativität*, Brodbeck (1999[2] , 58-67) lui consacre un chapitre entier. Le meilleur dictionnaire français-allemand (Sachs-Villatte) donne comme (unique) correspondant français : « attention ». Ce même dictionnaire donne ce même correspondant « attention » pour le mot allemand « *Aufmerksamkeit* ». Or, il existe une différence fondamentale entre ces deux mots. Alors que *Aufmerksamkeit* est une qualité plutôt intellectuelle, *Achtsamkeit* implique la corporalité de l'acteur auquel on attribue cette qualité, ce que Gabriel Marcel a appelé « l'être corps », et ce qui dans la terminologie anglo-saxonne des psychologues est rendu par « *embodiment* ». Une différence essentielle à notre époque marquée par le tournant cognitiviste, où le critère de la « *Nachvollziehbarkeit* » (mal rendu par « plausibilité intersubjective » en français), ainsi que la valeur épistémologique attribuée à la métaphore remettent en question les critères d'une objectivité illusoire obtenue sur le mode analytique, de sorte qu'on a pu parler d'un « tournant épistémologique » (Stefanink 1997) dans la philosophie de la compréhension. De même, les traductions anglaises de *Achtsamkeit* par *watchfulness* et *carefulness* que nous fournissent les dictionnaires pour « *Achtsamkeit* » sont loin de rendre le potentiel sémantique et la valeur heuristique de ce terme. Or, la tâche du

BDD-A2358 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:05:07 UTC)

traducteur est délicate dans les sciences humaines quand il s'agit de mots de ce genre qui peuvent devenir des « termes » avec une signification particulière.

Ce genre de « *culture bound words* » – pour utiliser la terminologie de Austin et Searle – au potentiel épistémologique révélateur existent dans toutes les langues. Rien que le simple mot allemand de *Nachvollziehbarkeit* que nous venons d'utiliser, et qui, dans les recherches herméneutiques, a pris une valeur nouvelle – devenant ainsi un terme et fournissant ainsi un exemple parfait de la particularité du langage des sciences humaines, qui est de conférer un statut de « terme » à des mots du langage courant en leur attribuant une « valeur » (au sens saussurien du terme) particulière – ne figure pas dans le dictionnaire allemand-français cité plus haut, il en est de même du verbe correspondant *nachvollziehen*. Dans un autre dictionnaire bilingue, on trouve « concevable, compréhensible », là encore des termes d'ordre strictement intellectuel faisant fi de tout ce que le terme allemand implique de physique et de corporel. Et la fortune de ce terme, à valeur heuristique, est loin d'avoir atteint son apogée puisqu'il est en voie d'entrer dans la terminologie des sciences cognitives.

Mais, sans aller jusque dans les terminologies scientifique ou philosophique, chaque langue connaît des mots de la vie au quotidien qui sont propres à une culture et ne connaissent pas de correspondant exact dans d'autres langues, qu'il s'agisse du roumain *dor*, de l'allemand *Gemütlichkeit* ou des sept mots différents qu'il faut connaître si l'on veut commander un café au Portugal, sans parler d'institutions comme la *public school* anglaise qui est tout le contraire de « publique ».

Le traducteur doit avoir été formé à « traduire » ces mots et, plutôt que d'y voir un problème de traduction, y voir une chance de mettre en valeur leur potentiel épistémologique pour la culture hôte ! Le va-et-vient culturel entre la France et l'Allemagne au cours de ces dernières décennies nous fournit un exemple frappant des échanges culturels générés par le travail des traducteurs et susceptibles de fournir une base à une identité commune.

Les transferts culturels induits par les traductions comme fondement d'une identité culturelle commune

Si l'on jette un regard sur les différentes approches traductologiques, on peut distinguer deux angles sous lesquels les traductologues ont envisagé de s'occuper de la traduction. Il y a, d'une part, ceux qui voient la traduction sous le grand angle du rôle culturel joué par la traduction dans la société et, d'autre part, ceux qui s'occupent de régler les problèmes soulevés par une démarche traductive soumise aux impératifs de la déontologie du traducteur. Les premiers s'attèlent à une tâche descriptive comme les *Translation Studies*, voire la *Manipulation School* (qui va jusqu'à l'extrême dans l'acceptation des libertés du traducteur), les seconds se scindent en deux groupes : ceux qui consacrent leurs énergies à valoriser la démarche analytique au service d'une traduction qu'ils veulent « objective » et ceux qui font confiance à leur intuition et se servent de l'analyse a posteriori pour légitimer leurs solutions intuitives, conscients du caractère subjectif de toute compréhension. Il semble que la traduction telle qu'elle est mise en pratique dans les échanges culturels

BDD-A2358 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:05:07 UTC)

que nous allons décrire à titre d'exemple dans ce qui suit légitime cette deuxième approche. Il s'agit, en effet, d'une démarche suivie intuitivement par les praticiens et dont les caractéristiques se retrouvent dans les réflexions théoriques élaborées par les herméneutes.

Voyons ce que nous apprend la pratique telle qu'elle a été mise en œuvre par nos traducteurs contemporains depuis qu'il existe une recherche traductologique systématique (c'est-à-dire depuis la deuxième moitié du XXe siècle) et quel a été le rôle effectif du traducteur au sein de notre culture européenne contemporaine. Les chercheurs qui se sont préoccupés de ce problème s'entendent pour attribuer un rôle majeur aux traducteurs dans l'enrichissement mutuel des différentes cultures européennes. Ainsi, Michel Espagne, dans son livre sur *Les transferts culturels franco-allemands*, cite l'influence qu'une certaine philosophie française, regroupée sous l'étiquette de poststructuralisme, a exercée sur l'intelligentsia allemande, comme un exemple modèle de ce qu'il a appelé « transfert culturel ». Plus encore : en lisant les traductions allemandes des textes de penseurs comme Jacques Lacan, Michel Foucault ou Jacques Derrida, on fait une double découverte. On constate, d'une part, à quel point les traductrices et traducteurs ont participé à ces transferts culturels, ceci à une époque où les penseurs des deux pays en question, malgré les manifestations d'amitié d'un côté et de l'autre du Rhin, sont de moins en moins capables de lire les textes respectifs dans l'original. Et, d'autre part, on se rend compte que la genèse du discours poststructuraliste a été parrainée par un transfert culturel dans l'autre sens, un transfert qui a été déclenché par les traductions de Heidegger en français. Nous avons donc affaire à un transfert culturel réciproque dans le cadre duquel les traducteurs ont joué un rôle déterminant.

Ce qui est frappant et révélateur quant au rôle joué par le traducteur dans ce processus d'enrichissement et de fructification mutuels qui, à notre sens, constitue le fondement d'une identité culturelle européenne, c'est que ces traductions dans une langue et une culture étrangères génèrent chez l'auteur traduit une vision nouvelle de sa propre pensée dans la culture d'origine. Prenons, par exemple, les séminaires de Kojève (1975) sur Hegel qui ont été d'une importance capitale dans la réception de Hegel en France, ils n'ont rien à voir avec l'hégélianisme allemand ! Et il en va de même de la traduction du *Ursprung der Geometrie* de Husserl, qui n'a rien à voir avec la phénoménologie telle qu'elle est conçue en Allemagne. Les traductions des « trois H » (terme sous lequel on regroupe Hegel, Husserl et Heidegger) ont introduit sur la scène française une voix étrangère qui tire ses effets précisément de son caractère étranger.

Deux décennies plus tard, on assiste en Allemagne à un mouvement dans l'autre sens avec une large réception de la philosophie contemporaine française. Là encore, les positions de Derrida, Levinas, Barthes ou Foucault ne sont reçues telles quelles ni par la première ni par la seconde *Frankfurter Schule*, ni par l'existentialisme allemand ou le groupe « Poetik und Hermeneutik » ou encore la philosophie analytique de nature wittgensteinienne. Des positions, comme celles de Foucault, Derrida, Barthes ou Lacan, qui sont soigneusement distinguées en France se retrouvent en Allemagne réunies sous un même chapeau. Et, une décennie plus tard, on assistera à un débat où Walter Benjamin est lu à travers

BDD-A2358 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:05:07 UTC)

les textes de Derrida ou inversement Derrida est lu à travers les textes de Benjamin.

Faut-il en conclure que, malgré les effets positifs qu'on peut y trouver, les traducteurs ont « trahi » les originaux ? Si l'on croit à l'objectivité en traduction, garantie par une analyse-du-texte-pertinente-pour-le-traducteur, préalable à toute action traduisante à proprement parler, telle que la préconisent certains traductologues, comme Gerzymisch-Arbogast/Mudersbach (1998) ou Christiane Nord, on devrait tirer cette conclusion. Et pourtant les praticiens de la traduction ont fait un travail excellent et utile, en initiant un dialogue des cultures qui fournit les bases d'une compréhension au niveau européen. Et ceci, comme nous l'avons vu, tout en traduisant apparemment de façon subjective, en fonction de leurs horizons culturels différents. Comment alors légitimer cette pratique ?

La réponse : en acceptant une théorie de la traduction qui est proche de cette pratique parce qu'elle en est issue, une théorie qui ne se laisse pas bercer par l'illusion d'aboutir à l'objectivité en traduction, que ce soit par des démarches analytiques du type « analyse du texte-pertinente-pour-le-traducteur », comme le préconisent les tenants de la linguistique du texte appliquée à la traduction ou par des théories qui, certes, prennent en considération la personnalité du traducteur, mais espèrent encore trouver l'objectivité en lui imposant une démarche à suivre qui s'appuierait sur une chaîne algorithmique qui mènerait à la traduction objective, comme le préconise Lörscher (1991), une théorie enfin qui légitime une démarche qui met en valeur les éléments que rejettent les défenseurs d'une soi-disant approche « scientifique », sous prétexte qu'ils échapperaient à toute systématisation, comme le proclament Gerzymisch-Arbogast/Mudersbach (1998 :16): l'intuition et la créativité (que le praticien de la traduction vit au quotidien)

> *Ceci ne veut bien entendu pas dire que nous nions l'intuition et la créativité du traducteur d'une façon générale. Disons plutôt que nous les considérons comme des éléments qui se situent au-delà d'une démarche systématique et que, de ce fait, ils n'entrent pas dans notre réflexion méthodologique. (notre traduction)*

Il s'agit bien entendu de l'approche herméneutique en traduction, approche qui, depuis toujours, a affirmé que toute traduction est subjective et dont les éléments théoriques, souvent remis en question (parfois avec un sourire de condescendance ironique) à cause de leur terminologie métaphorique, se voient confirmés par les découvertes des chercheurs cognitivistes. Ceux-ci expliquent clairement que nous ne percevons pas la réalité à travers une grille de traits pertinents, tel que le voulaient les structuralistes, mais à travers un réseau neuronal d'engrammes qui sont le résultat de nos expériences vécues à caractère récurrent. La récurrence de ces expériences, voire les expériences mêmes sont différentes d'une culture à l'autre, conduisant ainsi à la constitution de réseaux neuronaux de perception différents d'une culture à l'autre.

BDD-A2358 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:05:07 UTC)

L'empathie à la base de la pensée herméneutique et du travail du traducteur

Étant donné que les herméneutes ont une conception du texte comme dynamique et ouvert à une infinitude de compréhensions qui sont fonction des différents récepteurs et de leurs horizons respectifs, les différentes traductions auxquelles ont abouti les originaux cités ci-dessus sont tout à fait légitimées par l'approche herméneutique en traduction, qui, si elle ne croit pas à une traduction objective, n'en a pas moins développé un critère d'évaluation (se distançant ainsi de Jacques Derrida, pour lequel la question de l'évaluation ne se pose pas) qui est celui de la « intersubjektive Nachvollziehbarkeit », la plausibilité intersubjective, critère proche de celui de l'« acceptabilité » développé par les chercheurs en créativité pour représenter une des conditions *sine qua non* permettant de parler du caractère créatif d'une invention. Pour le traducteur herméneute, sa traduction est légitimée par cette même acceptabilité au sein de la société pour laquelle il l'a produite et face à laquelle il doit en assurer la « plausibilité intersubjective ». Le fait que les traductions mentionnées ci-dessus ont été acceptées prouve qu'elles ont satisfait au critère de la plausibilité intersubjective.

Le cas de la traduction philosophique contemporaine que nous avons examiné donne une idée sur la façon dont la traduction peut contribuer à susciter une discussion culturelle qui est la base nécessaire à la construction d'une identité européenne commune.

Si nous pensons que le traducteur herméneute occupe une place privilégiée dans cette évolution, c'est que le processus qui permet à l'herméneute de se constituer le texte mental qu'il devra œuvrer à mettre en mots de la langue cible est celui de la *Horizontverschmelzung* (la fusion des horizons) pour parler en termes gadamériens, terme certes métaphorique et qui a pu provoquer des sourires condescendants de la part de ceux qui ne croient qu'aux vérités systématisables (Gadamer n'a-t-il pas avoué lui-même que ce terme n'était pas d'une opérationnalité scientifique à toute épreuve ?), mais qui n'en décrit pas moins un processus dont le caractère scientifiquement réaliste a été mis en évidence par les chercheurs cognitivistes : le sens d'un texte se construit dans une fusion d'éléments *bottom up* et d'éléments *top down*.

Il faut comprendre qu'à la base du processus de la « fusion des horizons gadamérienne » il y a l'*empathie*, même si Gadamer, lui-même, n'a jamais utilisé ce mot. Pour l'herméneute, l'empathie est fondamentale pour l'accès au sens, comme nous l'avons affirmé dans Bălăcescu et Stefanink 2003b. Or, ce mot se réjouit d'une fortune récente, non seulement dans le discours philosophique, mais jusque dans le discours social et politique. Ainsi, dans une conférence récente, Lakoff (2012), connu surtout pour ses recherches cognitivistes, oppose la politique du président américain Obama à celle des ses adversaires républicains sur le critère de l'empathie : les deux partis en présence sont capables d'empathie mais, selon Lakoff, l'empathie de Obama va à l'ensemble du peuple américain, alors que celle des républicains se limite à leur proche famille.

BDD-A2358 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:05:07 UTC)

Malgré ses racines grecques, le terme « empathie » n'a été introduit dans la discussion philosophique qu'en 1909, en tant que traduction du mot allemand *Einfühlung*. Utilisé par les philosophes allemands à la fin du XIXe siècle comme catégorie esthétique dans la compréhension des œuvres d'art, entre autres pour s'opposer au positivisme régnant, il aura ensuite été relégué aux oubliettes jusqu'à la fin du XXe siècle (soi-disant pour manque de scientificité), où il a été remis à l'honneur par les psychologues. Ce n'est que très récemment, au début du XXIe siècle, que les chercheurs cognitivistes ont pu faire avancer les recherches en saisissant le phénomène dans son fonctionnement, remettant le sujet au centre des préoccupations scientifiques grâce, entre autres, aux progrès récents des recherches sur le cerveau.

L'empathie est une faculté innée de l'être humain, mais qui est susceptible d'être développée de façon optimale par un entraînement intensif (Singer 2010) (de même qu'elle peut d'ailleurs être détruite par l'éducation). Le traducteur herméneute est formé tout particulièrement à ressentir cette empathie pour l'approche des textes. Il sera aussi particulièrement qualifié pour ressentir l'empathie au niveau humain dans ses contacts avec d'autres cultures. Là encore, l'empathie est le sentiment de base qu'il faut cultiver pour fournir les fondements à la construction d'une identité européenne (qui, espérons-le, saura s'élever au-dessus des sordides considérations financières qui enveniment les rapports actuels entre ses membres et qui sont au-dessous de cette « dignité de l'Europe » si chère à Constantin Noica)[1].

N.B. : Je ne suis pas économiste, mais philosophe allemand. Et en cela aussi contribuable allemand. C'est au regard de ces deux identités que je me sens obligé de dire que je trouve indécente la discussion menée à l'époque actuelle autour de l'euro et de la « sortie » de cette monnaie commune, envisagée pour certains pays. A-t-on oublié la contribution culturelle de ces pays à l'identité européenne, qu'il s'agisse du *siglo de oro espagnol*, de la Renaissance italienne ou des philosophes grecs ? Combien Friedrich Nietzsche, qui se dit un disciple de Dionysos, ne doit-il pas à l'esprit grec, lui qui parlait des Allemands comme des « Européens de demain » et qui écrit ses plus beaux textes allemands en « dithyrambes dionysiaques » ? Et, puisque nous en sommes à la poésie, n'oublions pas Hölderlin, cet autre Européen avant la lettre, qui déclarait la Grèce comme sa patrie (« Vaterland ») et qui a écrit ses plus beaux vers dans un mètre qu'il avait appris d'Alkaios et d'Asklepiades. Et tout cela on le doit évidemment aux traducteurs. On comprend alors que Umberto Eco ait pu déclarer que la langue de l'Europe est la traduction.

Conclusion : La langue de l'Europe est la traduction

Nous avons vu l'importance que revêtait le facteur langue dans la construction d'une identité nationale. Mais nous avons vu aussi les raisons pour lesquelles l'idée de construire une identité européenne autour d'une langue unique, qu'elle soit artificielle ou qu'elle soit celle qui s'est établie comme dominante à un certain moment de l'histoire, n'est pas envisageable.

Aussi espérons-nous avoir montré que c'est au traducteur de jouer un rôle fondamental dans la construction d'une identité européenne. Comme nous le révèlent, à titre d'exemple, les traductions des penseurs allemands et français

BDD-A2358 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:05:07 UTC)

examinés ci-dessus : les traductions sont un *melting pot* où viennent se fondre les différentes visions culturelles, dans une confrontation mutuellement enrichissante entre l'original et la réception par le traducteur sur fond de son originalité culturelle à lui. Pour que cette confrontation soit fructueuse, il semble que deux approches traductologiques qui se sont développées dans la traductologie contemporaine devraient être mises en application de façon conjointe : d'une part, la vision d'une traductologie qui voit la traduction comme un genre littéraire qui vient enrichir la culture hôte et, d'autre part, une approche pratique basée sur l'empathie, empathie avec les textes (comme l'entendait Hans Georg Gadamer – avant la lettre – lorsqu'il parlait de *Horizontverschmelzung*) mais aussi empathie avec les cultures qui se cachent derrière ces textes ou, plutôt, qui se manifestent dans ces textes. La première de ces deux approches est sans doute le mieux représentée par les *translation studies*, la seconde par une approche herméneutique telle qu'elle est comprise au début du XXIe siècle où la terminologie métaphorique à valeur heuristique des herméneutes se voit confirmée par les découvertes récentes des chercheurs cognitivistes. Ces découvertes ont confirmé entre autres que l'empathie est une faculté qui est susceptible d'apprentissage, d'amélioration et d'optimalisation. Il va sans dire qu'une telle sensibilisation à l'empathie doit faire partie de la formation du traducteur herméneute.

Quelques conséquences pratiques s'imposent

D'une façon générale : une revalorisation de la fonction du traducteur s'impose. Celui-ci n'est pas un simple secrétaire qui « recopierait » un texte dans une autre langue, mais un médiateur culturel. Le fait que la formation des traducteurs a été transférée dans les institutions universitaires où la pratique s'exerce sur fond de théorie est un premier pas dans cette direction. À l'intérieur de cette institution même (maintenant universitaire), la traduction pourrait être valorisée de deux manières au moins : d'une part, en attribuant une valeur aux traductions des enseignants-chercheurs dans leurs listes de publications, si importantes pour leurs carrières, chose qui s'impose si l'on comprend que le travail du traducteur est celle d'un herméneute et implique une profonde réflexion théorique. D'autre part, il serait souhaitable d'introduire un module traduction dans les cursus des différentes disciplines de cette même institution universitaire concernant les textes traités dans ces disciplines. De même, il faudrait intensifier un travail de soutien, qui est déjà effectué dans beaucoup de pays européens, sous forme de concours de traduction ou de subventions à la traduction d'œuvres reconnues comme significatives pour la compréhension d'une culture.

Si – comme l'affirme Shingo Shimada, dans son article intitulé « Construction d'une identité et traduction » – l'identité culturelle peut se définir comme le produit d'une infinitude de traductions (Shimada 1998 : 163), alors la langue de l'Europe est la traduction !

BDD-A2358 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:05:07 UTC)

Références bibliographiques

Ammon, U. 2001. La position de l'allemand en Europe et dans le monde. In Chaudenson 2001. *L'Europe parlera-t-elle anglais demain?* Paris : L'Harmattan, pp. 57-73 et pp. 75-91.

Bălăcescu, I., Stefanink, B. 2012. De la valeur heuristique du terme dans l'approche herméneutique. In Cercel, L., Stanley, J. 2012. *Unterwegs zu einer hermeneutischen Übersetzungswissenschaft*. Radegundis Stolze zu ihrem 60. Geburtstag, Tübingen : Narr, pp. 225-240.

Bălăcescu, I., Stefanink, B. 2005: « La didactique de la traduction à l'heure allemande ». *Meta*, vol. 50, 1, pp. 277-293.

Bălăcescu, I., Stefanink, B. 2003a. « Modèles explicatifs de la créativité en traduction ». *Meta*, vol. 48, 4, pp. 509-526.

Bălăcescu, I., Stefanink, B. 2003b. Une approche théorique pour la traduction poétique. In Gh. Thiers (éd). *Baratti.Un échange de commentaires sur la traduction de la poésie*. Albiana – CCU – ITM, pp. 24-77.

Brodbeck, K,l-H. 1999. *Entscheidung zur Kreativität*, Darmstadt : Primus Verl.

Calvet, L.-J. 2003. « Casse-tête linguistique ». In *Le français dans le monde*, no. 326, pp. 40-41.

Cercel, L., Stanely, J. 2012. *Unterwegs zu einer hermeneutischen Übersetzungswissenschaft*. Radegundis Stolze zu ihrem 60. Geburtstag, Tübingen : Narr.

Chaudenson, R. (éd.) 2001. *L'Europe parlera-t-elle anglais demain?* Paris : L'Harmattan.

Debyser, F. 2003. « Une politique éducative à élargir ». In *Le français dans le monde*, no. 326, pp. 42-43.

Frühwald, W. 2005. Eine Kultur – viele Sprachen. Zur Identität Europas. In : Fritz Nies (Hg.) 2005. *Europa denkt mehrsprachig - L'Europe pense en plusieurs langues*, Tübingen : Narr Francke, pp. 33-49.

Gerzymisch-Arbogast, H., Mudersbach, K. 1998. *Methoden des wissenschaftlichen Übersetzens*. Tübingen: Narr Francke.

Kojève, A. 1975. *Hegel. Eine Vergegenwärtigung seines Denkens. Kommentar zur „Phänomenologie des Geistes"*. übers. Von Iring Fetcher und Gerhard Lehmbruch, Frankfurt/M.

Lakoff, G., Rutsch, E. 2012 . *Dialogs on how to build a culture of Empathy*. In: culture_of_empathy. com/References/Experts/George_Lakoff.htm (consulté en juin 2012).

Lakoff, G., Johnson, M. 1980. *Metaphors we live by*. Chicago : University of Chicago Press.

Lörscher, W. 1991. *Translation Performance, Translation Performance and Translation Strategies. A Psycholinguistic Investigation*. Tübingen : Narr.

Manguica, S. 1860. « Către învățații Românilor ». *Foia pentru minte, inimă și literatură*, XXIII, 1860, n° 37, p. 287.

Nies, F. (Hg.) 2005. *Europa denkt mehrsprachig - L'Europe pense en plusieurs langues*, Tübingen : Narr Francke.

Noica, C. 1988. *De dignitate Europae*. Aus dem Rumänischen von Georg Scherg. Bukarest : Kriterion.

Noica, C. 1993. *Modelul cultural european*. București : Humanitas.

Noica, C. 1998. *Echilibrul spiritual, Studii și eseuri*. București : Humanitas.

BDD-A2358 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:05:07 UTC)

Piron, C. 2001. L'Européen trilingue: un espoir réaliste?. In Chaudenson, R. 2001. *L'Europe parlera-t-elle anglais demain?* Paris : L'Harmattan, pp. 93-102.

Rădulescu, I. H. 1939-43. *Opere*. Tom I-II. București : Editura pentru Literatură și Artă.

Reichmann, E. (Hg.) 2000. *Narrative Konstruktion nationaler Identität*. St. Ingbert : Röhrig.

Sachs-Villatte, V. 1968. *Langenscheidts Großwörterbuch Französisch. Teil II. Deutsch-französisch*. Berlin : Langenscheidt.

Seulescu, G. 1839. « Observații gramaticești asupra limbei românești ». *Foia pentru minte, inimă și literatură*, II, 1839, no. 37, pp. 285-292.

Shimada, S. 1998. Identitätskonstruktion und Übersetzung. In Assmann, A., Friese, H. (Hgg.). *Identität: Erinnerung, Geschichte, Identität*, Frankfurt/M, pp. 155-167.

Singer, T. 2010, "Dem Mitleid auf der Spur", www.ard.de/-/id_1699994/b96h5e/index.html (consulté en juillet 2012).

Stefanink, B. 2007. Enfin Sala vint … ! Théorie phonologique et politique en Roumanie entre 1937 et 1970. In : *Academia Romana, Institutul de Lingvistica 'Iorgu Iordan – Al. Rosetti' Limba romana, limba romanica. Omagiu Acad. Marius Sala la implinirea a 75 de ani* București : Editura Academiei Române, pp. 489-500.

Stefanink, B. 2000. Sprachpolitik im Dienste der kulturellen und nationalen Identitätsbildung. In Eva Reichmann (Hg.) 2000. *Narrative Konstruktion nationaler Identität*. St. Ingbert: Röhrig, pp. 239-325.

Stefanink, B. 1997. 'Esprit de finesse' – 'Esprit de géométrie' : Das Verhältnis von 'Intuition' und 'übersetzerrelevanter Textanalyse' beim Übersetzen. In Keller, R. (éd.), *Linguisik und Literaturübersetzen*, Tübingern: Narr, pp. 161-183.

Stefanink, B. 1980. Phonologie et politique linguistique en Roumanie. In Walter, H. (éd.) 1980. *Dynamique, diachronie, panchronie en phonologie*. Paris : Publications de l'Université René Descartes.

Stavrescu, S. 2000. Kulturelle Identität und nationale Identität bei Mircea Eliade und Constantin Noica. In : Eva Reichmann (Hg.), *Narrative Konstruktion nationaler Identität*. St.Ingbert : Röhrig, pp. 97-107.

Trabant, J. 2005. Der eigenen Sprache bedürftig. In Nies, F. (Hg.). *Europa denkt mehrsprachig — L'Europe pense en plusieurs langues*, Tübingen : Narr Francke, pp. 63-70.

Weigand, G. 1925. *Balkan-Archiv*. I, Leipzig.

Weinrich, H. 1985. Sprache und Wissenschaft. In Kalverkämper, H., Weinrich, H. (Hgg.), *Deutsch als Wissenschaftssprache. 25. Konstanzer Literaturgespräche des Buchhandels,* 1985. Tübingen : Narr, pp. 183-193.

Note

[1] Il est évident que la solidarité culturelle ne doit pas s'arrêter devant l'euro, mais celui-ci fait partie d'une identité européenne et constitue une étape dans la construction de celle-ci.

BDD-A2358 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:05:07 UTC)